

LES ANNALES

8 Mars 1914

Le N° 25 Centimes



LES JEUX DE CLÉOPATRE

(Mise en Scène)

(Titulaire d'Alexandre Calvot)

Cléopâtre Anatole FRANCE
La Cléopâtre de Massenet Louis SCHNEIDER

L'Hommage des Poètes et des Artistes à Sarah Bernhardt

Discours de MM. René VIVIANI et Jean RICHEPIN

Poèmes inédits de M. Edmond ROSTAND, M^{me} Jane CATULLE-MENDÈS,
MM. Albert ACREMANT, Tristan BERNARD, Jules BOIS, Fernand GREGH, Edmond
HARAUCOURT, Lionel LAROZE, Émile MOREAU, Louis PAYEN, Georges TROUILLOT
Musique : Prélude de Reynaldo HAHN

La Voix de Sarah Bernhardt Jules LEMAITRE

L'Art d'Apprendre (L'Esprit d'invention) Marcel PRÉVOST
L'Évadé (Nouvelle) Henri de RÉGNIER
Lettre de la Cousine Yvonne SARCEY

L'Homme des Poètes

à

SARAH BERNHARDT

Ce fut une belle journée pour l'art et les lettres. Tous les poètes dont, au cours de sa longue carrière, Sarah Bernhardt interpréta les œuvres, et d'autres poètes encore, ses admirateurs, les comédiens et les comédiennes les plus illustres, ses émules, ses disciples, ont participé à ce magnifique hommage. Dans la salle de l'Intimité des Annales, avaient pris place M^{me} Raymond Poincaré, M. René Viviani, ministre de l'Instruction publique; M. Jean Richpin, le général Florentin, grand chancelier de la Légion d'honneur; M^{me} Paul Deschanel, Viviani, Delcassé, Klotz, René Renoult, Faure, J. Richpin; M. Jacquier, sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts; MM. Maurice Faure, Léon Béard, anciens ministres; M. et M^{me} Henri Lesourd, M. Paul Héral, M. Jules Lesourd, M. Béraud, de l'Académie, les ministres du Portugal et du Brésil, le comte Primoli, des littérateurs, des artistes, l'élite du Paris intellectuel. Il ne nous appartient pas de décrire cette mémorable séance. Nous préférons reproduire le récit qu'en a donné notre confrère Emile Bern et citer, parmi vingt comptes rendus élogieux, cet article du Figaro :

Il n'y avait pas là que ceux qui, depuis tant d'années, ont aimé et admiré la grande Sarah de tout leur cœur, mais de loin, et en profanes, si je puis dire; il y avait les poètes, qui venaient apporter à l'héroïne de cette soirée, pour ainsi dire, et aussi au nom de l'immense loque lointaine — l'hommage de leur vénération.

M. Viviani, ministre de l'Instruction publique et des beaux-arts, avait bien voulu présider la réunion, à laquelle assistait M^{me} Raymond Poincaré. Il y arrive à quatre heures et demie, et gagne le fauteuil qui lui a été réservé devant la scène, reliée à la salle par un escalier de quelques marches. Autour du ministre, mille spectateurs et spectatrices sont groupés dans le plus charmant décor de fleurs et de lumières. Des noms? Il les taudrait à peu près citer tous. Au moment où le silence s'est fait, et où le rideau s'est écarté, sur un lent prélude d'orchestre que dirige, en un coin de la salle, le jeune maître Reynaldo Hahn, Sarah Bernhardt — saluée par les applaudissements frénétiques de deux mille mains — a devant elle l'élite des « grandes premières », du Tout-Paris de la littérature et des lettres.

Elle est très émue. Debout devant le grand fauteuil de chêne où elle s'assura pour écouter la parole des poètes, avec des fleurs tout autour d'elle et jusqu'à ses pieds, et dans un décor de verdure qui fait de la petite scène des Annales le plus joli des jardins, elle sourit à ceux qui l'acclament. Elle est coiffée d'une touffe de velours qui lui sied à ravir, et porte au-dessous d'un corsage crème orné de perles splendides une jupe de même ton que recouvre un long manteau de tissu souple et sombre, rehaussé de jais et de broderies d'argent.

Le silence s'est fait de nouveau. Le ministre s'est levé, monte sur la scène, s'incline profondément devant M^{me} Sarah Bernhardt qui, souriante, s'est assise et l'écoute. Il loue, en un superbe langage, le génie de l'artiste, son apothéose, les efforts qu'elle a faits pour répandre le prestige des lettres françaises. Il trace un saisissant tableau de sa carrière. Il termine en remerciant ceux qui l'ont accueilli avec tant d'affabilité en

cette maison; acclamé par toute la salle, il s'assoit avec une vive émotion les mains de Sarah Bernhardt, et, tout le soir, où il est aussitôt remplacé par Jean Richpin, qui dit : C'est, maintenant, le Poète qui apporte à Sarah le salut tendre et reconnaissant des poètes. Et l'on acclame, après le ministre, Jean Richpin qui a parlé, lui aussi, avec toute sa loi, avec tout son cœur, et qui a été merveilleusement éloquent en s'excusant de ne pouvoir l'être.

L'orchestre, de nouveau, se fait entendre; il scanderait ainsi, jusqu'à la fin, de fanfares joyeuses, de saluts, d'appels, de phrases jolies comme des sonnets, l'hommage des poètes. Toute cette musique de scène, délicate de grâce et de justesse, et dont on peut dire qu'il n'y a pas un motif qui n'ait été à la place où il fallait qu'il fût, avait été composée pour la circonstance par M. Reynaldo Hahn, dont le succès d'auteur et de chef d'orchestre ne fut pas moindre que celui des poètes successivement acclamés.

Ils furent admirables, et trop nombreux, hélas! pour qu'on puisse les louer tous ici, comme il faudrait. Ce fut Fernand Gregh, Edmond Haraucourt, Henri Cain, M^{me} Daniel Lesueur, dont les poèmes furent lus ou récités au milieu d'applaudissements sans fin, par MM. de Max, Mounet-Sully (dont l'entrée en scène émut si profondément son ancienne camarade du Théâtre-Français), Leitner et Albert Lambert. Ces poèmes, c'étaient les hommages des poètes à Sarah. Plus, virent les « héros et les héroïnes incarnés par Sarah ».

Et ce fut tout son passé que l'illustre artiste vit, en une heure, défiler devant elle : *Le Passant*, par Auguste Dorchain; *Ariès*, par Jules Boas; *La Reine de « Roy Blas »*, par Edmond Rostand. Les « exécutants » étaient M^{me} Second-Weber (assistée de M^{me} Auguez de Montalant, qui chanta de façon charmante, dans la coulisse, la fameuse sérénade de Massenet), M^{me} Constance Maille, M^{me} Pifard, toutes trois exquis.

Edmond Rostand avait composé pour cette fête trois sonnets encore, dont un, *L'Aiglon*, lui fut dit par de Max; le second, *La Princesse Loïcaine*, par M^{me} Moreno, non moins chaleureusement applaudi que son camarade; le troisième, par M^{me} Pifard.

Un quatrième poème enchants : ce fut *Le Sonnet Dialogué*, où, dans un hommage collectif à Sarah, les interprètes de Rostand, réunis autour d'elle, se donnaient, de vers en vers, la réplique... Mais bien d'autres poètes sont à nommer!

Voici M. Emile Moreno, dont *Cléopâtre* est présentée par M^{me} Madeleine Roch, sous *Hambro*, de Saint-Georges de Bouhffier, interprété par Albert Lambert; *Lorenzaccio*, de M^{me} Lucie Delarue-Mardrus, présentée, par elle-même, et fort bien! Voici *Le Cabestan* de Jean Aicard, qu'incarne Paul Mounet; *Jeanne d'Arc*, où M^{me} Madeleine Roch fait applaudir un ancien ministre de jeune poète, M. Georges Trouillot; *Thérèse de Méricourt*, où M^{me} Delvair est, avec succès, l'interprète de M. Louis Payen; *Maître-Antoine*, superbement représentée par M^{me} Cécile Sorel, au nom du poète Albert Acremant; *Jacques...* Le « Salut de Jacques », c'est la spirituelle Marie Leconte qui l'apportait à Sarah de la part d'un poète absent de Paris, notre cher Miguel Zamacois. Les oreilles ont dû lui tinter à distance, car son petit poème a eu un succès fou.

Et voici *La Samaritaine* de M^{me} Jane Cadolle-Moreno, avec une grâce et une émotion délicieuses par M^{me} Gérald, et des vers, enfin, de Tristan Bernard; des vers charmants, très joliment lus par

femme au cœur humain, mais elle lira mieux qu'en dans les coeurs des hommes. C'est aux femmes à trouver, pour ainsi dire, la morale expérimentale, à moins de la réduire en système. La femme a plus d'esprit, et l'homme plus de génie; la femme observe et l'homme raisonne; de ce concours, résultent la lumière la plus claire et la science la plus complète que l'entendement humain puisse acquérir dans les choses morales; la plus sûre connaissance, en un mot, de soi et des autres qui soit à la portée de notre espèce. Et voilà comment l'art peut tendre incessamment à perfectionner l'instrument donné par la nature.

Le monde est le livre des femmes: quand elles y lisent mal, c'est leur faute, ou quelque passion les aveugle.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Sans la femme, l'homme serait rude, grossier, solitaire, et il ignorerait la grâce qui n'est que le sourire de l'amour. La femme suspend autour de lui les fleurs de la vie, comme ces lianes des forêts qui décorent le tronc des chênes de leurs gracieuses parfums.

CHATELAIN.

Le plus grand miracle de l'amour, c'est de guérir de la coquetterie.

LA ROCHEFOUCAULD.

Il en est de la femme comme du ciel pour la terre, elle est dessus et dessous, tout autour; nous vivons d'elle; nous en sommes enveloppés; nous la respirons; elle en est l'atmosphère, l'élément de notre cœur.

MICHELET.

Elle peut influer sur l'homme sans jouer à l'homme. Il ne s'agit pas de revendiquer son tour de parole aux tribunaux politiques, ou d'attendre que sa volonté ait un poids égal dans les scrutins. Peu importe que, le jour où, tous les quatre ans, la souveraineté de l'homme consiste à choisir ses maîtres, la voix de la femme ne compte pas, si elle a tous les autres jours pour préparer, améliorer, changer l'opinion de l'homme! Il suffit d'une loi et d'un despote pour dépouiller le citoyen de son suffrage politique; aucune loi, aucune tyrannie ne aurait attendre l'Empire de la femme dans la famille et dans la société.

ETIENNE LAMY.

Une femme est capable de faire le mal rien que pour avoir le plaisir de le raconter à son amie intime.

ALFRED CAPUS.

Documents choisis et commentés

par ERNEST GAUBERT.

Subscription réservée à nos Lecteurs

Devant le succès de la souscription au livre de M. Gaubert: *Ce qu'on a écrit sur la femme*, la Librairie des Annales a dû porter à 500 le nombre des exemplaires de l'édition spéciale sur papier alla bouffant. Nous engageons nos lecteurs à envoyer sans tarder leur souscription, s'ils veulent encore jouir du prix de faveur franco qui leur a été consenti par la Librairie des Annales.

A partir du 20 mars, le prix sera de 5 francs. Les premiers exemplaires pourront être expédiés le 12 courant.

Vient de paraître chez Ch. Delagrave, 65 boulevard des Capucines, deuxième volume de *L'histoire de la Musique* 5 vol. Dir. A. LAYMOND. In-8° 11-12, 500 pages, broché, 16 fr.; relié, 21 fr. Rappel: 1^{er} vol. *Antiquité-Moyen Age*, 16 fr.; 2^e vol., 16 fr. — *La Chanson Française, des Origines à nos Jours*, (historique), par FRÉDÉRIC VIGNONNET. In-16 broché, 3 fr. 50; moquette, 5 fr. (Collection Pallas).



Le Ministre prononçant son discours.

Composition de Simonot.

son fils Raymond : *Le Salut d'un Rimeur de Fortiane à une Paradisiaque Marchande de Journaux*. Tristan Bernard s'excuse :

Je lisais ma lyre comme un pot de céramiques, Et sous le laurier vert j'ai fait enluminer.

Mais ces vers ont été trouvés charmants tout de même, et l'on a regretté qu'une forte grippe ait empêché l'auteur de *Jeanne Doré* de venir saluer sa glorieuse interprète.

Car ils la vinrent tous saluer, et ce fut charmant. Durant la récitation de chaque poème, Sarah Bernhardt se tenait debout. Et vingt fois de suite, pendant deux heures, elle se leva ainsi, merveilleuse de joyeuse sérénité ou d'énergie souriante, chaque fois que l'émotion la saisissait. Puis, elle tendait les mains aux camarades qu'elle venait d'écoûter, et aux poètes qui venaient, l'un après l'autre, la saluer sur la scène. Parfois, dans un élan de maternelle tendresse, elle attirait dans ses bras la femme, la jeune artiste, qui lui avaient donné une émotion plus forte, et les embrassait. À la fin, elle parla. Ce ne fut pas un long discours. Ce fut un long cri de reconnaissance, un « merci » pathétique où résonna, plus pure, plus splendidement vibrante que jamais, la « voix d'or » de Sarah. Une longue ovation salua ses paroles. C'était fini. Les photographes s'étaient rués vers la scène, suivis de cinq cents amis de Sarah ! Une foule l'attendait aux portes ; une autre foule dans la rue ! Elle souriait à tout cela, ne paraissant pas trop fatiguée ; et bientôt elle rentra chez elle, afin de se préparer à jouer, une heure après, la comédie.

EMILE BERR.

DISCOURS DE M. RENÉ VIVIANI

Mesdames, messieurs,

Le décret qui portait nomination de M^{me} Sarah Bernhardt dans l'ordre de la Légion d'honneur contenait naturellement, pour la justification de sa légalité, la signature de M. le président de la République et la mienne. Je dois dire que si ces deux signatures se sont trouvées aisément réunies, c'est parce qu'une ancienne pré-méditation présidait depuis longtemps à leur rencontre. En effet, au mois de décembre dernier, exactement au cours d'un banquet où nous fêtions ensemble le cinquantième de l'École des Beaux-Arts, comme j'étais assis auprès de M. le président de la République, je m'ouvris à lui de l'ardent désir qui m'animait de présenter à la Grande Chancellerie une candidature aimée. Non seulement M. le président de la République a encouragé mon initiative, mais il s'y est associé, et je l'ai entendu, parlant de vous, un jour, devant moi, madame, se faire avec une émotion contenue l'incomparable avocat de votre noble cause.

Je n'accablais donc qu'un acte de justice et me retournant, dès mes premières paroles, vers le chef de l'Etat qui, ne pouvant assister à cette fête, s'y est si gracieusement associé (*Applaudissements*), en me retournant vers lui, pour lui apporter mes remerciements émus, nos saluts respectueux, pour m'incliner ainsi devant le grand homme de lettres dont toute la vie ateste qu'il n'est pas vrai que la politique soit une maîtresse jalouse capable de détourner nos coeurs et nos esprits du culte de la beauté. (*Applaudissements*.)

Et maintenant, madame, voulez-vous me permettre de vous dire que si j'ai éprouvé

une grande fierté, si je bénis la fortune heureuse qui m'a permis, en attachant mon nom au vôtre, presque en me cachant derrière, de déjouer à mon profit un peu de votre gloire, tout de même vous m'avez donné un cruel embarras ?

Un ministre ne remplis pas sa tâche tout entière lorsqu'il transmet à la Grande Chancellerie le dossier d'un candidat. Il faut encore qu'il y inscrive les titres dont ce candidat sera paré et par lesquels il sera défendu au jour de l'épreuve. Or, combien de lignes aurais-je dû inscrire dans les colonnes du *Journal Officiel* si j'avais voulu rappeler, dans leur noblesse et dans leur ampleur, tous les services que vous avez rendus à l'art et, à travers l'art, à la France. (*Applaudissements*.)

Voulez-vous m'autoriser, madames, à dépoller publiquement votre dossier et à faire connaître, sous une forme très laconique, les deux seuls titres que j'ai invoqués pour vous ? Voici, puisque, paraît-il, vous devriez être présentée, comment vous avez été présentée :

« M^{me} Sarah Bernhardt, infirmière des ambulances militaires pendant la guerre de 1870. » (*Vifs applaudissements*.)

« M^{me} Sarah Bernhardt a répandu la langue française dans le monde entier. » (*Vifs applaudissements*.)

Si j'ai fait, madame, se rejoindre ces deux faits dissemblables, si j'ai renoué, pour ainsi dire, deux moments de votre vie, c'est parce qu'il m'a plu de montrer, à la lueur d'une glorieuse synthèse, que le génie trouve presque toujours sa source dans la bonté.

Ainsi, à l'heure où se levait votre jeunesse

enchânée, déjà saluée par cette gloire qui vous fut toujours une compagne fidèle; un jour vous vous êtes écartée des fictions du théâtre, vous vous êtes rapprochée de la réalité, vous vous êtes penchée sur les vaincus, vous avez pleuré sur leurs misères et vous avez saigné de leurs blessures. Et puis, le grand devoir accompli, comme toutes les Françaises, comme tous les Français le feront, vous avez repris votre route vers le labeur. C'est alors que vous avez émerveillé cette capitale universelle du goût. C'est alors que vous avez entrepris à travers la France, à travers le monde, ces pèlerinages artistiques dont chacun fut pour vous un triomphe, dont chacun fut un succès et un profit moral pour notre pays.

Vous avez répandue dans le monde entier la langue française, c'est-à-dire que vous avez fait resplendir ce pur joyau qui, depuis des siècles, est façonné par des ouvriers immortels, c'est-à-dire que vous en avez fait écarter les richesses devant l'étranger, que vous avez fait apparaître devant eux toutes ses facettes éblouissantes. Vous avez répandue dans le monde entier la langue française, c'est-à-dire qu'à travers elle vous avez fait aimer les nobles idées dont elle est le symbole, tandis que de votre voix inimitable vous laissez retentir la musique qui est pour ainsi dire cachée dans chacun de ses mots. (*Applaudissements.*)

Il y a longtemps, madame, qu'un jour, en vous entendant, j'ai appris, sous l'action de votre voix, à reconnaître la formule au nom de laquelle on proclame que la musique commence où la parole finit. La musique commence où la parole finit! Certes, je ne suis pas là pour m'élever contre la musique: ce ne serait ni le jour, ni le lieu; je risquerais de provoquer un mouvement de grève dans une partie du Conservatoire, et puis je ne peux pas oublier que parmi les quatre théâtres subventionnés qui sont remis à ma garde, il en est deux qui sont subventionnés au titre lyrique. D'ailleurs, je dois payer ma dette de gratitude à la musique, elle qui contracte tous les hommes qui, au terme d'une rude journée de labeur, ont trouvé, dans les joies dont elle dispose, l'émerveillement de l'esprit et quelquefois le repos du cœur. Mais quelle délicatesse et quelle ardente musique, vous savez bien, madame, mieux que moi, jaillit de votre langue lorsque les images et les rimes ont été frappées par de grands poètes et par de grands écrivains. N'est-ce pas le bruit d'une armée croisée dans la bataille qui résonne, — je vous demande pardon, même vis-à-vis de vous, je revendique la liberté de mes opinions, — qui résonne à certaines — tragédies de Corneille? (*Applaudissements.*)

Et cette même langue, lorsqu'elle parle par notre Racine, n'est-elle pas une musique ineffable, nuancée de tous les sentiments qui se succèdent dans le cœur humain? Avec Rousseau, le plus grand poète de la prose, se sont incorporés à la langue française toutes les symphonies triomphales de la nature. Et, au début du dix-neuvième siècle, lorsque se fut apaisé le grand tonnerre militaire qui, pendant vingt-cinq ans, avait tout

recouvert du bruit de ses fanfares, à quelle musique est-ce que nos pères ont prêté l'oreille? Ecoutez. C'est la clameur du vent et le murmure des flots rythmés avec Chateaubriand; c'est le chant plaintif qui s'élève des bords du lac où rêva Lamartine; c'est la même langue qui, avec Victor Hugo, retentit comme le tonnerre après nous avoir éblouis comme la foudre. (*Applaudissements.*)

Ah! vous applaudissez! Ce n'est pas moi que vous applaudissez, c'est cette langue admirable, langue de la poésie et du droit, de la science et des lettres, de la philoso-

trique de Lorenzaccio le sublime comité de la pensée et de l'action. (*Applaudissements.*)

D'ailleurs, si, comme une souveraine qui se promène dans ses Etats, vous vous êtes promenée à travers le monde, si vous avez soulevé l'admiration du monde, ce n'est pas uniquement parce qu'il a frissonné aux accents de votre voix. Vous avez représenté les plus grands personnages de la littérature et de l'histoire, pour cela vous les avez haussés jusqu'à vous. Et c'est cette action continue, c'est cette émotion qui provient à la fois du mouvement et de l'immobilité, ce sont ces yeux qui rayonnent ou qui s'éteignent, ce sont ces livres qui frémissent, ce sont ces silences tragiques où, lorsque la parole s'arrête, votre grand timbre, comme un instrument qu'on ne peut pas briser, continue à palpiter, c'est par tout cela, madame, que vous nous avez tous conquis. (*Vifs applaudissements.*)

D'ailleurs, c'est le fait unique du génie de rassembler dans des sentiments identiques ceux que la vie sépare, et les pauvres et les riches, et les êtres dotés d'une haute culture et ceux qui en sont déshérités, mais qui trouvent dans les traditions de notre race l'amour, le culte et le goût de la beauté.

Vous avez conquis l'élite et vous avez conquis la foule. Vous avez conquis l'élite quelquefois sceptique, je puis le dire, quoiqu'elle ait ici de nombreux et de gracieux représentants, l'élite rebelle quelquefois à l'émotion et que j'accuserais volontiers de laisser s'atténuer, sous le poids d'une haute culture, les facultés admiratives de l'être. Et vous avez conquis la foule, cette foule qui, tous les soirs, madame, vous regarde avec des larmes dans les yeux; cette foule pour laquelle une fiction de théâtre est la récompense d'une semaine de labeur; cette foule qui, loyalement toujours, se donne tout entière; cette foule qui n'est pas là, ce soir, présente dans

cette salle, dans cette salle où s'entre-croisent tous les feux de la jeunesse et de la beauté, mais dont la pensée vous accompagne et qui, parce qu'elle a reçu de vous des émotions à la fois douces et puissantes, vous garde, vous le savez bien, un éternel et un reconnaissant souvenir.

J'ai fini, madame. Il ne me reste plus qu'à saluer en vous l'art immortel et souverain, celui dont vous servez la grandeur depuis tant d'années par un labeur obstiné qui a multiplié les doutes de votre noble nature.

Je le salue aussi, cet art, ici, dans son centre ordinaire, dans cette salle coquette, trop petite pour rassembler tous vos admirateurs, où tout à l'heure nos frères reçurent avec une affabilité touchante, et par M. Adolphe Brisson, et par la femme d'élite qui, une fois de plus, par l'organisation de cette fête splendide, a montré que les grandes pensées viennent du cœur. (*Vifs applaudissements.*)

Et je salue à travers vous les poètes et les écrivains, les auteurs, les artistes glorieux qui forment autour de vous un cortège fraternel aussi rapproché de vous pour que



M. Edmond Héraucourt M^{lle} Sarah Bernhardt M^{lle} Lydine Bernhardt
M. Maurice Bernhardt M. et M^{lle} Jean Richelieu
La grande tragédienne, après la cérémonie, entourée de ses intimes et de ses amis.
(Phot. Harléguen.)

phie et de la diplomatie, langue capable d'ajouter à la parole de la chimère en même temps qu'à la précision de la réalité. (*Applaudissements.*)

Tout ce qu'elle voue en elle depuis cinq siècles, tout ce qu'elle entraîne avec elle comme un grand fleuve sonore et éclatant, qui respecterait ses dignes, toutes ces richesses antiques, toutes ces richesses qui se renouvellent, tout cela devant des foules extasiées et terrifiées, vous savez jadis, madame, de votre voix mélodique et grave, courroucée ou attendrie, tragique ou éline, vous l'avez jeté de cette voix d'or inimitable, vous qui fîtes la plus farouche des Phèdre, la plus douloureuse des Hermione, la plus tendre des Bérénice; vous qui, en même temps que vous étiez la plus passionnée des amantes d'Herminie, avez dessiné devant vous la pure, la fine, la mélancolique silhouette de Maria de Neubourg, au même instant oui, par amour pour Hamlet, sans doute, vous vous apprêtiez à faire resplendir sur le front



M. Jean Richepin



M. Henri Lévêque



M. Jean Richepin

M. René Viviani

M. Edmond Rostand

M. Paul Hervey



M. Jules Lemaitre



M. Edmond Hottelot



M. Fernand Grogg



M. Georges Trouillet



M. Saint-Georges de Bouhélier



M. Henri Côté



M. Jules Boyer

(Photos Henri Mounet, Gerould, André, Mounet, Gerould, Pils, Baugé.)

vous sentiez venir la chaleur de leur affection, assez éloigné aussi pour que, comme il convient, vous apparaissiez en pleine lumière, isolée sur votre piédestal en cette journée à la fois exquise et mémorable, en cette journée, madame, qui n'appartient qu'à vous. (Longs applaudissements.)

RENÉ VIVIANI.

DISCOURS DE M. JEAN RICHEPIN

Monsieur le ministre, Je suis, à la fois, extrêmement ému, troublé, plein de fierté et plein de joie, en essayant de remplir la tâche qui m'est posée une tâche, mais qui est devenue véritablement un volupé par les émotions que vous venez de me faire ressentir. Je viens simplement vous dire merci, au nom d'abord de mes frères, les poètes, qui vont tout à l'heure mettre au pied de M^{me} Sarah Bernhardt leurs hommages comme s'ils les offraient à notre Muse vivante. (Applaudissements.)

Je vous dirai merci en même temps au nom des artistes qui vont interpréter ces hommages devant la reine de leur art, et, en même temps, au nom de l'Université des Annales, où cette reine du théâtre vient de se révéler l'impératrice de la conférence. (Vifs applaudissements.)

Je vous remercie aussi et surtout au nom de toutes ses admiratrices, de tous ses admirateurs, non seulement présents dans cette salle, mais répandus

dans Paris, dans la France, dans le monde entier. (Applaudissements.)

Je vous remercie encore, monsieur le ministre,

non seulement du beau geste que vous avez fait, du noble et généreux geste auquel a voulu s'associer M. le président de la République, à toutes les fleurs qui forment le bouquet de la gloire de Sarah Bernhardt, ajoutée la seule petite fleur qui lui manquait, à laquelle elle tenait par-dessus tout, cette fleur où on voit le rouge de toutes les passions qu'elle a fait saigner en jouant nos grands auteurs s'unir à la lumière étincelante, éblouissante de l'étoile de son pays. (Vifs applaudissements.)

Vous me permettez, en quelques mots très brefs, de vous remercier particulièrement de quelque chose qui vaut presque plus que votre geste: c'est du commentaire dont vous

venez de le souligner, c'est de cet admirable discours où nous autres, tous, ici, les artistes, les orateurs, les poètes, nous avons pu prendre une leçon de celui qui est vraiment le grand-maître de l'Université française. (Vifs applaudissements.) Car si nous savions déjà la plupart des raisons que vous avez données, il en est une qu'aucun de nous n'avait su trouver. Oui, il est vrai que Sarah Bernhardt, par la seule vertu de sa voix, a répandue notre influence, notre action, notre gloire. Je l'avais remarqué plusieurs fois, en passant dans des pays où l'arrivais sur ses traces glorieuses, après elle... Je voyais des gens qui m'en parlaient avec enthousiasme, en me disant :

— Je ne sais pas le français; mais, quand elle parle, il me semble que je sens passer l'âme de la France! (Applaudissements.)

C'est précisément cela que vous avez dit: Sarah Bernhardt colporte dans l'univers, non pas uniquement l'idée, la pensée, le cerveau de la France, mais la musique de notre langue, cette musique que souvent on lui conteste. On compare la langue française à d'autres langues plus rudes ou plus sonores, qui ont des consonnes plus accentuées, plus violentes, ou des voyelles plus chantantes, plus musicales. Non! la nôtre, sur les lèvres de la grande artiste, à toutes ces voyelles, elle a toutes ces consonnes, et elle a en plus la douceur, la finesse, la fluidité de notre ciel. La musique de notre langue est pareille au ciel de France, et la seule voix

qui l'ait partout répandue, c'est la voix de Sarah Bernhardt.

J'arrêterai là ce remerciement qui ne veut pas être un discours, qui, d'ailleurs, ne le

pourrait pas être un discours, si vous, monsieur le ministre, l'arrêterez ce remerciement en laissant la place et la parole à mes frères les poètes, à nos autres frères les artistes. C'est la seule voix qu'il faille entendre ici après la vôtre, la seule voix capable d'honorer une femme qui est à la fois un être de génie et de cœur, un être de légende et de rêve. Que de poètes rêveront sur elle, écriront des drames, des vers, des odes sur elle! Ce sont eux qui doivent la célébrer, puisqu'elle a été l'incarnation de ce qu'il y a de plus doux au monde: le doux parler de notre douce France. (Longs applaudissements.)

JEAN RICHEPIN,
de l'Académie française.



M. Auguste Durchat



M. Triézet Bernard



M. Miguel Zamacoïa



M. Louis Poyen



M. Edouard Moreau



M. Robert Aronson

(Photos Henri Mounet, Gerould, André, Mounet, Gerould, Pils, Baugé.)

Les Jeux & les Ris



LA FÊTE SARAH BERNHARDT

Nous avons donné, dans le dernier numéro, les poèmes de MM. Saint-Georges de Bouhélier (Hauts), Miguel Zamacoïs (Le Salut de Jacane), Auguste Dorchain (Le Passant), de M^{me} Lucie Delarue-Mardrus (Lorenzaccio) et Daniel Lesueur (Les Héros), interprétés par M. Albert Lambert, M^{me} Marie Leconte et M^{me} Segond-Weber. Nos achemons, aujourd'hui, la publication de ces deux morceaux lyriques, qui furent si chaleureusement applaudis.

J'AI VU VOTRE TRIOMPHE

(M. DE MAX)

J'ai vu votre triomphe, étendant encor,
Ferdin, seul, à vos pieds dans la fosse, Madame,
Des poètes fameux, entrés dans mon âme,
Exaltaient votre gloire au fond d'un bien décor.
Coppée, bimbé et charmant, louait votre voix
[Et] ;
Mendès, févèreux, tenait, vous couronnant de
[Flamme] ;
Toussaint vint, à petits pas de bonne femme,
Pais, Bostand, vil, campé comme un Campesard.
Vous, sur un trône, ainsi qu'il seyait, blonde
[Et rose] ;
Vous parolâtes au haut de votre apothéose...
Or, celui qui vous parle est l'enfant de jadis.
Toujours belle, plus grande encor, soyez béate,
Vous lui filiez pleurer les pièces et les file,
Clair du Réve, sanglot du Destin, à Génie!

FERNAND GREGH.

ELLE

(M. MOUNET-SULLY)

Élève, réalité faite de tous les rêves,
Océan d'harmonie où se bercent ses âmes,
Ryhme vivant, plus doux que la chanson des
[grèves] ;
Oh! ta voix? — Ou dirait que les mots vont
[lancer] ;
Fleurs d'argent dans les fleurs de tes lèvres,
[déclatons] ;
Et l'on songe qu'un vent de mal, qu'un vent
[d'aurora] ;
Passe sous des bosquets en balançant des roses...
Oh! les gouts! — J'ai vu, dans tes poses lacunes,
Des tigres de volours glisser sous le soir pâle;
Des couples de serpents ondulants dans les
[canons] ;
Et des langues agaçantes sur des gorges d'opale.
Oh! les yeux! — Le ciel clair de tes pupilles
[prévoit] ;
Enque la splendeur des longues nuits d'Asie,
Et tous les dieux humains semblent revivre en
Dans un vibrant art stellé de poésie. [elles] ;
Ton regard fait qu'on aime et la voix fait qu'on
[prie] ;

Ta voix et ton regard sont des jardins d'extase,
Et c'est toi l'océan, et c'est toi la patrie,
Le phare sur les mers et la lie sur les vases!

O Notre-Dame! O Toi! Source d'où l'art s'é-
[panche] ;
Reine de tout un monde, essor de tout un âge,
Tu t'élèves sur nous comme une église blanche
Dont la flèche aux coins d'or monte dans un
[courage] ;

En Toi, nous adorons le meilleur de nous-mêmes,
En Toi seule, qui rends nos lèvres moins brèves,
En Toi, miroir du beau, mère et sœur des
Élève, réalité faite de tous nos rêves! [poèmes],

EDMOND HARAUCOURT.

ARICIE

(M^{me} KAILLE)

Vous étiez inconnue alors, vous, notre gloire!
Vous n'étiez qu'une enfant où songe l'aveir;
Rarice vous effrit la première victoire;
Et tous pieusement ont gardé la mémoire
D'Aricie qui tendait aspirer!



M. de Max.

Elles furent Sarah, ces princesses aimées, [saints].
Dont l'âme vierge d'ourre aux souffles exal-
Par votre voix et par votre geste animées,
Parle les adora... L'aube des renommées
Se levait sur votre pointemps...

Le destin douloureux de la frêle Aricie
Sur vos lèvres passa, si poignant et si pur
Qu'on eût dit de la douceur, la grâce et l'harmonie,
L'Idéal pitié, la pitié infinie
Tomitant sur terre de l'auré!

Et, cependant, plus tard, Phèdre, avec sa dé-
[mesure] ;
A possédé vos nerfs et votre cœur meurtris,
Phèdre, l'ardeur cruelle et la détresse immense,
Le mystère d'amour où la haine commença,
Vous les remards et tous les cris!

La faiblesse crève votre force sublime,
Votre art divin, s'il est si doux de l'admirer,
Et si vous avez eu nous révéler l'abîme, [cime],
Vous dont le front nous semble un astre sur la
C'est que vos yeux ont eu pleurer!

JULES BOIS.

LA REINE DE « RUY BLAS »

(M^{me} PÉRAY)

Ne me regardez pas d'un œil trop exigeant,
Moi qui ne suis plus moi que je vous imite.
Vous avez reconnu, madame, tout de suite,
Le petit diadème en destelle d'argent.

Ces mains que vous érigez sur mon cœur déro-
[géné] ;
Ce pas de Riche au Bois petite à rendre la fulie,
Et cet encol divin dont vous m'avez construite...
Et mon trésoir: la fleur qu'on respire en songeant!

Prenez-la. Grâce à vous, cette fleur n'est pas
[morte] ;
C'est la fleur bleu. Hugo veut que je vous
[l'apporte] ;
C'est la fleur que Ruy Blas cueille à Caracant-
[ché] ;

Prenez-la. Toi qui, sachant comment se désaltère
Cette soif que le sol aura toujours du ciel,
Sers chaque soir d'étoile à tant de vers de terro!

II

LA PRINCESSE LOINTAINE

(M^{me} MORENO)

Jedryf Ruel pour vous de ce fil se chargea.
— Je suis cette Princesse un peu problématique
Dont vous enrichissiez l'âme et la dalmatique
De pour qu'un jeune auteur ne se décourageât.

Le moindre figurant avait l'air d'un rajah!
Votre voix dispensait un or asiatique!
Il y eut des turbans, la rose du Castille,
De la couleur persane, et des nègres... [Dijil]

Car vous n'attendiez pas la leçon manichéenne
Pour savoir l'orient, le corail, la turquoise, [fil] ;
L'ambre, et comment on porte un manteau byzan-

En ces choses encor vous fîtes la première.
Mais il ne venait pas de chez la couturière
Votre voile taillé dans le bleu de l'istant!

III

L'AIGLON

(M. DE MAX)

Je dormais. Je dormais dans mes cercueil[s] de
[cuir] ;

Et dans un drame en vers, sur votre table. Mais
Le cercueil s'est ouvert, il-bas, où je dormais,
Dès qu'un votre souffle eut foulé le livre.

Aux pieds de Celle qui ressuscita et délivra.
C'est un bouquet de violettes que je mets...
Puisque je peux souffrir en France diocésaine,
Et se vous en vous pas de s'avoir fait revivre.

Je vous dois, trop chéfit pour l'Empire socialiste,
D'être le doux, ça d'un glabissime liane!
Qui permet qu'à Paris *quelques-uns* le reviennent!

...C'est un bouquet de violettes de deux sous!
Elles ont un parfum qu'elles n'ont pas à Vienne,
Et Gavroche'en pleurant me les jeta pour vous!

EDMOND ROSSAND.

de l'Académie française



M. Momet-Sully.

Mlle Delvaux tient les vers de Louis Payen.

Mlle Delvaux-Mardus.

CLÉOPATRE

(M^{lle} MADELEINE ROCH)

Depuis le jour de l'étrénel exil
 Où le balour mourut sur ses lèvres prodigues,
 Où je tirai de sa cachette, sous les figues,
 La fine vipère du Nil, —
 Encluse près d'Antoine au fond de l'hypogée,
 Dans l'ombre et le silence à jamais submergé,
 Ignorant des clairs matras, du soir vermeil,
 Mais sournoise encore de notre gloire,
 Un doute, autre serpent, déchirait son sommeil —
 « Quel poison pénera ma mémoire
 Aux balaises de l'avenir?
 D'où l'on dit, l'écho le répéter vite,
 Qu'il se héros qu'étoit le triomvir,
 J'appris la défaite et la fuite,
 Qu'il a trahi pour moi sa patrie et ses dieux,
 Qu'il vécut libère et mourut odieux,
 Ne pouvant survivre à me voir perdue...
 C'est-à l'excuseur peut-être qui m'eût vue!
 Mais ceux-là seront morts demain.
 L'azuraine clameur de ce peuple romain
 Effouffera leurs témoignages;
 Nous vivrons, à travers les âges,
 Marqués tous deux d'un même affront.
 Antoine esclave et moi magnétisé!
 Mêmes cailloux lapidés!
 Ma renommée avec la sienne!
 Contre tant d'ennemis, qui parlera pour moi?... »

Cet appel du tombeau, cette plainte éperdue
 Qui s'obstinait, sans s'éveiller d'émoi,
 Gloire à toi! Tu l'as entendue,
 Accoutumée à de tels entretiens...
 Blanche, tu t'es glissée en mes ténèbres;
 Devant toi s'ouvrèrent les portes funéraires;
 Tu m'as, pieuse, à défaut mes liens;
 L'œuvre de la mort, merveille insouie,
 S'interrompant sur l'ordure de tes doigts
 Tu m'as montrée à la terre éboulée.
 Et les vivants, pour la seconde fois,
 M'eût vus, ont entendu ma voix.
 La voix à qui jamais un cœur ne fut rebelle;
 On sait, grâce à toi, comme j'étais belle,
 Et quelle démarche et quels yeux j'avais,
 Et quel sourire, et comme je savais
 Aimer, et, science supérieuse,
 Comme je sus mourir! [murmure]
 On fait mieux, grâce à toi, que s'excuser, on
 Ou porte envie au triomvir;
 On s'exalte, on revêt gloire et exultance,

Nos baisers qu'un soleil écoré jeune délaie,
 Et l'amante et l'aimant acclament et Sarah
 Cléopâtre ressuscitée!

EMILE MOREAU



JEANNE D'ARC

(M^{lle} MADELEINE ROCH)

Jeanne, nous l'avons vue, héroïque, enflammée,
 Victorieuse encore, aux mains de l'enfer! [ronce]
 C'est plus grand qu'Orléans, plus beau que Dom-
 Et d'un amour plus fier nous l'avons tous aimée.
 En de vieux parchemins cette gloire a dormi,
 Texte estérile, Sarah, vous l'avez raïmée; [me]
 Et des milliers de cœurs en vous l'ont accla-
 La Lorraine, qui n'est pas Française à demi.
 Quand Jeanne, ardent écho des voix qui l'ont ar-
 Intrépide, défend son œuvre avec sa vie, [s]
 Sans jamais, parmi tant de pièges, trébucher.
 On ne sait, tant votre âme au divin se mélange,
 Si l'on entend la voix, ou de Jeanne, ou de l'ange.
 Et ce fut, vous la flamme, au milieu du bécher.



DU « PASSANT »

A « JEANNE DORÉ »

Ce « Passant », dont le siècle ancien fut troublé,
 Regarde-toi, paré de sa grâce infinie,
 La voix devant son, celle dont l'harmonie
 A tenu sous sa loi le monde rassemblé.
 A de telles hauteurs, li nous avait soulé
 Que cette assensive superbe était finie,
 Et, l'impossible en vain défiant son génie,
 Un nouveau coin du cœur à sa voix à tremblé.
 Elle est mieux qu'une femme. Elle est toutes les
 [femmes]
 Dont les pleurs et les cris ont remué les âmes,
 Et qu'à travers ses traits l'univers admina.
 Et l'âge, la trouvant à son printemps pareille,
 Bâjeunt un vieux vers, qui sous chaste à l'olle,
 [reille]
 Temte au pied de ce sexe auquel tu dois
 [Sarah]

GEORGES TROWILLOT

MARIE-ANTOINETTE

(M^{lle} CECILE SOMMI)

Malgré qu'à berline eût des cabots, malgré
 Que je fusse la plus disoloureuse des rômes,
 Cependant que le roi somnolait à son gré,
 Nous étions ramené à Paris, — de Varennes,
 Paris me haïssait, et pourtant, sans regret,
 Mes prunelles, en y songeant, étaient servies.
 Je ne me reprochais aucun dessein secret.
 Je gardais la fertté des âmes souveraines.
 Mais je pensais... L'Histoire... On ne verra...
 [Comment?]
 L'imaginaire... Quand, devant moi, subitement,
 Une femme apparut dans le vol des minutes.
 Elle était populaire!... On l'aimait!... Quel ca-
 [prieté]!
 Madame, c'était vous... mieux que moi... Car
 [vous fîtes]
 Telle qu'exactement Fersen devait me voir.

ALBERT ACREMANT.

(En société de Varennes, de MM. Henri Lavelle et Louvet.)



**SALUT D'UN RIMEUR DE FORTUNE
 A UNE PARADISIALE MARCHANDE
 DE JOURNAUX**

(M. RAYMOND BERNARD)

Parce qu'une déesse, en un soir de liberté,
 Veut réaliser ce vœu capricieux
 De descendre dans mon humble papeterie,
 Qui soudain respirent de tout l'éclat des cieux.
 Me faut-il aujourd'hui faire la route inverse,
 Et, par le jeu de quels magiques accessoires,
 M'élever jusqu'au Finis, afin d'avoir commerce
 Avec le dieu Phoebos et ses terribles sœurs?
 Muses de l'Élysée, n'avez pas de colère!
 Vous voyez un rimeur vraiment effrayé...
 Surtout pas que jadis un défilé simulair
 Vaut à Marquise d'être vite écourché!
 L'impérieuse Yvonne — ah! qu'elle en soit hon-
 [nie]!
 Ma José! la plus sournoise des vilaines totes,
 En me faisant chourner chez les dieux d'Aozon,
 Avec mes pauvres mots qui servent tous les
 [jours]...

Je sais bien, il est vrai, qu'aux heures convales
 Fui un âge candide, où, ne doutant de rien,
 Je prétendais, curant dans les chaires sèches,
 Captiver en mon filet le Verbe sérieux...
 Mais, au jour d'aujourd'hui, qu'est-ce que vous
 [me] dites!
 Man Péguas paraît soudainement harassé.
 Je tiens ma lyre comme un pot de séminaires,
 Et sous le hurier vert j'ai fait endimanché.
 Jadis, — pourrais-je dire encore à quelle épo-
 [que] —
 Je chantaie dans les prés, je barlaie dans les bois.
 Et, telle Echo, docile à l'appel qui l'évoque,
 La rime obéissante accourait à ma voix.
 Aujourd'hui, je ne suis, en jupette bourgeoise,
 Qu'un promeneur phéridé à l'entour du hallier,
 Et non plus le charmeur de qui l'art apprivoise
 L'Épithète sauvage et le Mot singulier.
 A présent, bracomier d'un gibier trop fugace,
 Le Vers que je voudrais glisser entre mes réseaux
 Le Trope convolé m'échappe, puis s'efface...
 Je lui fais peur, hélas! comme aux petits oiseaux!
 Il veut mieux me laisser, sans quitter cette bête,
 Dans quelque coin obscur et pas trop éclairé,
 Où, tout en écoutant la voix d'un vrai poète,
 D'admirer sans rien dire on ait la liberté...
 Quo d'autres donc, Madame, exaltent votre gloire,
 Mes yeux extasiés en seront les témoins...
 Je vous destinerai le mout offertorie [moins].
 D'un qui ne chante plus, mais s'en pense pas

TRISTAN BERNARD.

LA SAMARITAINE

(M^{lle} GEMAY)

Le bras levé vers l'azur et le pas négligé;
En Asie, au soleil, dans Sichen la fontaine
Où croissent les figuiers et l'olivier d'argent,
Je n'étais qu'une femme allant à la fontaine.

Dans Sichen d'or où sont l'impie et les marchands,
L'adoré le péché, les charmes, l'ironie;
Je chantais sans comprendre le sens de méchant,
Cléme et vaniteuse avec un front qui nie.

Près du puits de Jacob où Jésus s'est assis,
J'entendis la parole et je devins une âme,
Et la chair et l'esprit splendide ment traînés,
Je fus celle qui croit et celle qui proclame.

Comme un ressuscité surgit de son tombeau,
Le front ardent par le regard anguste, (flammeuse,
Tout mon cœur devant moi comme on porte un
Falot, criant le bien, l'irrésistible, le juste.

Je changeais les désirs, je changeais les destins,
Je faisais un heureux avec un misérable,
Mais je n'oubliais que des Samaritains,
Et semant dans le vent la parole adorable.

Contente, cependant, sans un espoir de plus
J'apportais à mon Dieu cette moisson d'Iraie,
Ignorant, mélangée à vos pêcheurs étas,
Quel grand mystère fait la vérité plus vraie.

Mais vous êtes venue, ô vous, toute clarté!
Voici qu'en d'autres temps, par vous, soudain,
Un rayon lumineux à la divinité (s'ajoute
Et que, comme autrefois, je regardé et j'écoûte.

Ce n'était pas fini, la révélation, l'âme...
On ne savait pas tout quand on disait: « Je
Aux pieds nus de Cécile qui nous vient de Sion,
Il restait à connaître une beauté suprême.

Peur que fussent oubliés tous les cours obscurs,
Il fallait que la foi conquît votre visage,
Qu'elle habitât votre âme et vos yeux inouis;
Il fallait votre voix aux paroles du Sage.

Votre voix plus qu'humaine et qui fait se courber
L'indécis, le méchant, le riche, le rocheux;
Qui fait lever le front à ceux qui vont tumber
Et qui verse en eux tous une vie immortelle.

Votre voix, votre voix, cette famille d'or
Par qui tous les épis ne font plus qu'une gerbe,
Ne sont plus qu'un mince et somptueux trésor
Offert aux pieds charnés de Dieu doux et so-
[perbe.

Et pour fancher ainsi l'universel émoi,
L'humide habité vous a pu de la Samaritaine;
Vous n'avez fait le don de cette grâce; moi,
Je n'étais qu'une femme allant à la fontaine.

Je n'étais qu'une femme au puits de vérité
Et je ne savais pas, faible âme qui s'éveille,
Comme l'amour se peut agrandir de beauté
Par quoi tout l'univers s'angoisse et s'émerveille.

Mais vous êtes venue, ô vous, toute splendeur;
Vos cheveux, vos regards, votre voix, votre geste
Aux monde ont désigné de leur signe enchanteur
Ce que, sur le chemin, il régné de céleste.

Mais je ne m'ouïssais que des Samaritains;
Je n'étais qu'une étroite et fragile lumière,
Et je m'affrontais pas les trop puissants dédaignés;
Chez les pauvres, j'étais seulement la première.

Mais vous êtes venue, ô vous, toute douceur;
Vous avez rassemblé tout le grain sur la route.
Permettez qu'étonnée, ô magnifique source!
Je me sèfe à la foule en extase, et j'écoûte.

JANE CATULLE-MENDES.

THÉROIGNE DE MÉRICOURT

(M^{lle} DELVAIE)

Sombre fourmillement de l'ardente fournaise,
Lumière au fond noir du crevasse
Où, dans le jeune espoir, la vieille âme française
Essaie d'un monde nouveau...

Dans le halo sanglant du passé qui s'éclipse,
Au-dessous du trône en débris,
Audacieuse et belle, avortit Théroigne
Du cœur troublé encor de l'air...

Le oeil nu, sur la tête une plume qui bouge
Au souffle enivrant des banquets,
Je rallais le peuple à ma casaque rouge,
À la flamme de mes regards!

M^{lle} Cécile Sorel.

Quand, un rire à la lèvre, un mouquet à Pé-
Je l'entraînai par la cité; [pauvre,
Quand je devins pour lui le farouche symbole,
L'image de la liberté,

Le cœur encor grisé d'une odeur de victoire,
Et le geste encor véhément,
Debout sur le passé, j'eus mon heure de gloire
Et d'éternel enivrement...

»

Mais le destin qui m'est fidèle,
Dans les ombres de l'avenir
En réservait une plus belle
Et plus pure à mon souvenir...

C'est, quand un maître de la scène,
Brûlant le soleil de son tombeau,
D'une existence surhumaine
Alluma pour moi le flambeau...

Avec son art profond et vaste,
Fait de pensée et de pitié,
A la trace de nouveaux fastes
A mon destin magnifié...

Et dans la longue théorie
Des femmes au cœur exilé,
À l'hème, hélas! toujours meurtrie,
Doit il a compris, révéilé

Toute la grandeur douloureuse
Et la faiblesse ou la fierté,
Il a ceint mes tempes boueuses
D'une double immortalité,

Puisqu'en me redonnant la vie,
C'est à vous, à vous qu'il permit

D'éclairer de votre génie
Mon âme et mon cœur endormi...

Vous, en qui nous voyons toutes les héroïnes,
Tous les symboles d'harmonie et de splendeur,
Figures d'ombre et de clarté, formes divines
Vers qui la poésie exalta son ardeur...

Vous qui réussissez le tendre et doux miracle
D'unir au même autel les cœurs les plus divers,
Vous, dont la foi vibrante abat tous les obstacles
Nés qu'il s'agit d'offrir encore à l'univers

Un peu de l'idéal qu'on secret fit monde,
De le faire plus vaste, et plus fier, et plus beau,
De porter plus avant et plus haut l'infini
Ou le rêve éternel allume son flambeau...

Vous, dont l'astro toujours voit rayonner ses
(flamme)
Avec le jeune éclat de leur premier matin,
Tandis que, sous l'encens qui s'élevé des âmes
Vers les sommets sacrés que vous avez atteints,

Le front ardent d'inombrables victoires,
Vous avancez dans un sillage de clarté, l'éclair,
Et laissez, chaque jour, debout dans votre
Le monde à vos genoux s'enivrer de beauté...

LOUIS PAVEN.

(En souvenir de la Théroigne, de M. Paul Hervey.)

LA MAIN DE SARAH

Que tu sois Melpomène, Erato, Polymnie,
O prêtresse du Beau, notre admiration,
Trouve, même en ta main, la marque du génie,
Ta main qu'anime un souffle ardent de passion.

Eloquente servante, à ta pensée unie,
Elle parle, elle va, mêlée à l'action,
À l'or pur de ta voix, avec dévotion,
Associant le geste et créant l'harmonie.

Interprètes émus et fermes à la fois,
On voit poindre l'idée à chacun de tes doigts;
Ils t'écrivent dans l'air en larges traits de flamme.

Ces doigts sont si vivants, si clairs, si lumineux
Qu'on dirait des rayons jaillissant de ton âme...
Et c'est ton âme en feu qu'ils jettent à nos yeux.

LIONEL LAROSE.

SONNET

écrit par M. Edmond Rostand, en 1895, en
l'honneur de M^{lle} Sarah Bernhardt, et mis en
scène sur les indications précises du maître pour
être dit par les artistes présents à la fête.

AUTOGRAPHE DE M. EDMOND ROSTAND

LE POÈTE

En a temps sans doute seule avec ta main restée

LES PAYS

Sachant comment, plus, un grand escloteur, et,

LA REINE DE SAÏLES

Céder un instant,

LA PRINCESSE MONTAINE

Pousser un cri,

L'ARCHEVÊQUE

Branler un feu,

THÉÂTRE, SA

Ainsi se l'abîme le paradis des gélides!

CE POÈTE, toujours plus, se effe l'air;

En a temps sans doute, se l'air, la gélide!

LE PASSEUR

Te des des vides!

LA SÈNE AUX CARÉLLES

L'AMOUR D'AMOUR,

L'ARCHEVÊQUE

Te des des vides!

LA PRINCESSE MONTAINE

L'AMOUR

Te des des vides de l'air, le gélide!

L'AMOUR

Te des des vides de l'air, le gélide!

LE POËTE
 Et quand Pléïde jectera ses amours incastés !
 JEANNE DORÉ
 Aidez à respirer la légende des castés !
 LE POËTE
 Nous avons un cœur, car ils ont fait, les fleurs !
 Tout à l'heure de nos bras sur la jossé !
 LE POËTE
 Mais quoi te sais-tu, Sarah, que quelquefois
 Tu sens furieusement se poser, quand tu joses...
 HANNET (à la main)
 Les livres de Shakespeare aux bagues de tes doigts !
 (Elle lui la bague)

Edmond Rostand



... Les livres de Shakespeare aux bagues de tes doigts.

LE POËTE (M. Paul Mouret) [rosé]
 En ce temps sans beauté, seule encore tu nous
 CLEOPÂTRE (Mlle Madeleine Roch)
 Sachant descendre, pâle, un grand escalier clair,
 LA REINE DE « RUI BLAS » (Mlle Pétré)
 Ceindre un bandeau,
 LA PRINCESSE LOINTAINE (Mlle Moroco)
 ... Poëter un lit,
 LORENZACCIO (M. Leterrier)
 Brandir un fer,
 THÉODORA (Mlle Maitte)
 Reine de Fatigues et princesse des gestes !
 LE POËTE (M. Paul Mouret), d'un voix de plus
 en plus haute.
 En ce temps sans folie, ardente, tu protestes.
 LE PASSANT (Mlle Marie Lecourt)
 Tu dis des vêts.

LA DAME AUX CAMELIAS (Mlle Cécile Sorel)
 Tu meurs d'amour,
 L'ANDRÉON (M. de Max)
 Ton vol se perd !
 LA PRINCESSE LOINTAINE (Mlle Moroco)
 Tu fends des bras de rêve...
 PRÉTORE (Mlle Segond-Weber)
 Et puis des bras de chair !
 LE POËTE (M. Paul Mouret) [costé]
 Et quand Phèdre parait, nous sommes tous in-
 JEANNE DORÉ (Mlle Decoe)
 Avidé de souffrir, tu l'ajostas des coeurs !

LE POËTE (M. Paul Mouret)
 Nous avons vu couler, car les coquets, les pleurs !
 TOUTE
 Toutes les larmes de nos âmes sur tes jossés !
 LE POËTE (M. Paul Mouret)
 Mais nous tu sais bien, Sarah, que quelquefois,
 Tu sens furieusement se poser, quand tu joses...
 HANNET (M. Albert Lambert), s'écriant.
 Les livres de Shakespeare aux bagues de tes
 [doigts]
 (Elle lui bague les bagues.)

EDMOND ROSTAND,
 de l'Académie française



Musique de Scène composée par M. REYNALDO HAHN

Avant l'Hommage des Poètes

Très calme



M. Monnet-Sully

REMERCIEMENTS DE

M^{me} SARAH BERNHARDT

Il me faudrait votre éloquence, monsieur le ministre, pour répondre aux belles et nobles paroles que vous m'avez adressées. Ne l'ayant pas, cette éloquence, j'ouvre tout grand mon cœur pour y puiser les belles fleurs de reconnaissance, de joie, de tendresse et de doux orgueil.

De ces fleurs, je fais un bouquet que je vous offre avec une profonde émotion, monsieur le ministre.*

Se tournant vers M^{me} Raymond-Poincaré, qui avait tenté à assister à cette fête, M^{me} Sarah Bernhardt ajoute :

De ces fleurs, je fais une gerbe que je dépose à vos pieds, madame, vous qui avez honoré et embellie cette fête par le charme de votre présence.

Avec ces fleurs, je tresse des guirlandes que j'accroche à vos lyres, ô mes chers poètes, vous qui m'assurez l'immortalité par les beautés de votre verbe. A vous, Reynaldo, cette fleur de mon cœur, vibrante encore de l'harmonie de vos accords; et mes mains tendues vers vous, mes chers camarades, et toi, mon public aimant et fidèle, mes mains tendues vous offrent dans leurs paumes tous les battements de mon cœur débordant d'une reconnaissance infinie. A vous, madame Brissot, merci! merci! merci!

SARAH BERNHARDT.

HOMMAGE DE M. JULES LEMAITRE

Me permettez-vous, madame, de vous rappeler quelques fragments de vieux feuilletons dramatiques, pour ajouter quelque chose d'un peu plus particulier et précis au lyrisme des louanges que les poètes ont fait monter vers vous?

LA VOIX DE SARAH BERNHARDT

Rien n'est, en quelques endroits, d'une convention plus singulière que la diction de M^{me} Sarah Bernhardt. Tantôt elle déroule des phrases et des tirades entières sur une seule note, sans une inflexion, reprenant certaines phrases à l'octave supérieure. Le charme est alors presque uniquement dans l'extraordinaire pureté de la voix. C'est une coulée d'or, sans une scorie, ni une aspérité. Le charme est aussi dans le timbre; on sent que ce métal est vivant, qu'une âme vibre dans ces sonorités unies comme de longues vagues. D'autres fois, tout en gardant le même ton, la magicienne marie à son débit, par certaines syllabes au lamento de ses dents, et les mots tombent les uns sur les autres comme des pièces d'or.

Souvent, cette diction monotone et pure d'idole ennuyée qui ne daigne pas se dépasser, comme le commun des mortels, en inflexions inutiles et brillantes, a quelque chose de hautain et de charmant. Il y a de l'infinité et du lointain dans cette mélodie imperturbable et limpide; cela semble venir du pays des neiges et des steppes désertés.

M^{me} Sarah Bernhardt est éminemment une princesse russe, à moins qu'elle ne soit une impératrice byzantine ou une bégaine de Magate; passionnée et féline, douce et violente, innocente et perverse, névropathe, excentrique, énigmatique, femme abîmée, femme je ne sais quoi. M^{me} Sarah Bernhardt me fait toujours l'effet d'une personne très bizarre qui revient de très loin; elle me donne la sensation de l'exotisme, et je la remercie de me rappeler que le monde est grand, qu'il ne tient pas à l'ombre de notre clocher, et que l'homme est un être mou-

tipte, divers, et capable de tout. Je l'aime pour tout ce que je sens d'inconnu en elle. Elle pourrait entrer dans un couvent de clarisses, découvrir le Pôle Nord, se faire inoculer le virus de la rage, assasiner un empereur ou épouser un roi nègre sans m'étonner. Elle est plus vivante et plus incompréhensible à elle seule qu'un millier d'autres créatures humaines.

(Les Contemporains, II.)



M. Paul Monnet

PHÈDRE

Jamais, je crois, M^{me} Sarah Bernhardt n'a été plus parfaite, ni plus puissante, ni plus adorable... Jamais artiste ne traduit par une mimique plus inventée et plus harmonieusement hardie, ni par une diction plus noblement et plus simplement expressive et d'un charme à la fois plus poignant et plus enveloppant, un plus douloureux martyre de passion. Pas une nuance de torture amoureux; ou de désolation morale pour qui elle n'aît trouvé l'accent inattendu, et pourtant le seul vrai. Oh! l'admirable croquemort! M^{me} Sarah Bernhardt a été égale à ce rôle souverain (c'est tout dire), et il semblait qu'elle nous le révélât. Elle nous a donné une de ces impressions d'art par delà lesquelles il n'y a rien... Je me disais, me rappelant le vers de Vigny:

Aime ce que jamais on ne verra deux fois.
(Impressions Théâtres, VIII.)

LORENZACCIO

Et ce personnage est une créature vivante; il est de chair, de sang, de nerfs et de bile, et M^{me} Sarah Bernhardt nous l'a bien fait voir. Dès sa première entrée, sous son pourpoint noir et son teint olivâtre, comme c'était cela! et quel air triste, énigmatique, équivoque, languissant, dédaigneux et pourri elle avait! Et tout, la surveillance de soi, les brefs frémissements sous le masque de lâcheté, l'insolente et la diabolique ironie par où Lorenzo se paye des mensonges de son rôle, la hantise de l'idée fixe, Phytérie de la vengeance et les excitations artistiques par où il s'entraîne à agir; et les retours de tendresse et les haltes de rêverie, et les ressouvenirs de sa jeunesse et de son enfance, la magnifique et lamentable confession de Lorenzo découvrant au vieux Strozzi l'abîme de sa pensée et de son cœur; le désespoir absolu, puis la répétition suprême, et comme somnambulique de la scène du meurtre enfin proche; et, persistant à travers tout, l'immense, délicieux et abominable orgueil, M^{me} Sarah Bernhardt a tout traduit avec une précision et une justesse saisissantes, et cela, sans que l'expression de chacun des traits successifs du personnage nous laissât oublier les autres.

Bref, elle n'a pas seulement joué, comme elle sait jouer, son rôle: elle l'a composé. Car il ne s'agissait plus, ici, de ces Dames aux Camélias et de ces Princesses Loïtaines, fort simples dans leur fond, et qu'elle a su nous rendre émuovantes et belles, puisque sans réflexion et rien qu'en écoutant son sublime instinct. A ce génie naturel de la diction et du geste expressif, elle a su joindre, cette fois, comme lorsqu'elle joue Phidre (mais que Lorenzaccio était plus difficile à pénétrer!), la plus rare et la plus subtile intelligence.

M^{me} Sarah Bernhardt a royalement payé aux maîtres de Musset la dette de Rachel.
(Impressions Théâtres, X.)

JULES LEMAITRE.

de l'Académie française.

M^{me} Cécile SorelM^{me} Mathilde MarchesiM^{me} Pélissier

M. Albert Lambert

M^{me} MounetM^{me} Raoula de Moulins

M. De Ma

(Photo Henri Mazon, Paul Berger, Reizinger, De Goy.)

(Photo Henri Mazon, Reizinger, Paul Berger, Noddy.)